

Il faut que je me couche. Que j'appelle Tinka. Elle est en train de faire ses valises en regardant un film que nous cherchons aussi, mais je finis par éteindre quand cela menace de devenir violent. Bon vol, lui dis-je. Il est encore trop tôt pour te souhaiter un bon anniversaire. Dimanche prochain, on fêtera tous les anniversaires de la tribu autour d'un brunch. Où ça ? Helene saura bien trouver.

Une fois couchée, je lis encore quelques pages du livre, quand cela se passe en Belarus, au royaume de Loukachenko, où les gens ne croient plus que la situation puisse s'améliorer un jour. Je ne résiste pas longtemps, il faut que je dorme. Malheureusement je me réveille au milieu de la nuit, sortant d'un rêve plein d'étranges images d'animaux et je mets un bon bout de temps à constater qu'il m'est impossible de me rendormir. À présent c'est l'entretien avec Maischberger qui me rattrape, qui défile dans ma tête, je me demande si je n'en ai pas trop raconté, si j'ai dit ce qu'il fallait, si je ne me suis pas trop livrée. Ce serait bien si je n'étais pas obligée de regarder l'émission, mais Gerd ne le permettra pas. J'ai beau me dire que toutes ces choses dites et diffusées sont vite oubliées, cela ne m'est pas d'un grand secours cette nuit. Je serais donc encore dépendante de l'opinion des gens ? Moins, beaucoup moins qu'auparavant, me dis-je. Mais tout de même...

Il est presque quatre heures. Je finis par prendre un comprimé de Faustan, qui fait son effet plus lentement et moins efficacement que je l'avais espéré, à sept heures et demie je suis à nouveau éveillée, ne sachant pas si j'ai vraiment dormi. Le marcheur du livre s'approche de la frontière russe. Nous sommes le 28 septembre.

Lundi 27 septembre 2004

*Berlin*

Cette nuit, à deux heures et demie, je me réveille au milieu d'un rêve. Gerd et moi (sa silhouette reste vague) arpentons une sorte de grand jardin, sachant qu'on doit nous « emmener », pour quelle raison et vers quelle destination, cela n'est pas dit et il n'y a personne non plus pour nous « emmener », mais cela ne présage rien de bon. Notre plus grand souci est : comment faire savoir aux « autres », à nos enfants, où nous nous trouvons ? Il nous vient une idée : nous pourrions laisser pour eux une combinaison florale dont ils comprendraient la signification. Nous creusons deux trous ronds dans la terre, dans l'un nous plantons un grand bouquet rond de fleurs d'un jaune éclatant, dans l'autre il y aurait des fleurs bleu cobalt, va savoir pourquoi cette combinaison de couleurs transmettra le message. Mais il n'y a pas de fleurs bleues. Nous trouvons des fleurs mauve pâle, une sorte de phlox, j'en cueille une et l'examine pour voir si elle pourrait faire l'affaire. C'est là que le rêve s'interrompt. Plein de splendides et étonnantes couleurs.

Je vais aux toilettes. Avant de pouvoir me rendormir, des choses me traversent l'esprit, que je préférerais garder vide. D'abord, une fois de plus, Benni, sa maladie, le grand tourment de cette année. Comme chaque fois que je pense à lui, je lui adresse des pensées bienfaitantes. Je m'interdis d'être pessimiste, par instinct de sauvegarde et superstition. – Puis cette circonstance presque drôle qui nous a empêchés, en raison de ma récente fibrillation auriculaire, d'entreprendre cette cure que nous avons depuis longtemps consciencieusement préparée. Cette nuit, nous aurions déjà dû la passer, après le trajet en train le dimanche, dans la clinique de cure de la région de Berchtesgaden. Je m'étonne que nous ayons éprouvé aussi peu de regret de ne pas pouvoir partir. Presque soulagée, avec un soudain besoin de repos, je me suis dit au contraire : Ah, deux semaines seule à la maison et sans rendez-vous ! Et Gerd a dit : Je vais pouvoir au moins travailler en paix (il songe aux préparatifs d'une biographie de Carlfriedrich Claus). En une matinée nous avons procédé à toutes les annulations, apparemment sans trop de frais. – Et pour finir a resurgi en moi la question du prochain changement d'éditeur. J'hésite encore à rendre public l'accord conclu samedi avec Thomas Sparr, au restaurant L'Olivier, avant d'avoir obtenu des assurances précises de Suhrkamp ; si, du coup, Klaus Eck de Random House venait à s'entêter ? – Le sommeil ne semblait pas vouloir revenir. J'ai pourtant fini par le retrouver.

Réveillée à nouveau à cinq heures et demie, pour de bon cette fois. Au bout d'un moment, j'ai pris le livre de Günter Gaus posé sur ma table de nuit : *Widersprüche. Erinnerungen eines konservativen Linken* [Contradictions. Mémoires d'un conservateur de gauche]. Gerd avait lui aussi commencé à lire : la biographie d'Augstein, qui vient de paraître. J'en étais au

chapitre sur Wehner. Et à nouveau, j'ai eu le sentiment que c'est le passage le plus brillant du livre. J'avais encore en mémoire cette soirée de l'hiver dernier chez Maria Sommer, quand il nous a lu ce chapitre. J'étais heureuse que nous ayons pu l'en féliciter de tout cœur, ce dont il avait vraiment tant besoin. À la relecture, ce chapitre m'a semblé émouvant par la compréhension qu'il manifeste pour une personnalité difficile et pleine de contradictions, c'est un texte noble et digne. Littéraire, au bon sens du terme – ce qui n'est pas le cas de la plupart des autres chapitres –, parce que l'auteur ne dissimule pas sa proximité avec Wehner, ne craint pas d'exprimer ses sentiments (comme il le fait la plupart du temps). J'ai à nouveau éprouvé le deuil de la disparition de Gaus. Irremplaçable comme ami, comme interlocuteur éloquent, parfois très difficile, comme celui qui vous approuve et vous contredit, ce narrateur qui nous a appris à mieux comprendre l'ancienne République fédérale. C'est d'ailleurs ce à quoi contribue aussi ce livre – confirmant et étayant ce que nous avons souvent observé chez son auteur : qu'il fut un « grand Zampano » de la République fédérale, et comme il a souffert de ne plus pouvoir l'être après le tournant. Parfois perce une vanité assumée. Bien des anecdotes qu'il raconte nous étaient familières, mais l'énumération des grands pontes que non seulement il connaissait mais dont il fut parfois le conseiller m'a fait à nouveau mesurer l'importance qui était la sienne avant le tournant. Peut-être la surestime-t-il, mais qu'importe. – Les derniers chapitres, que j'ai continué à lire au lit après un sommeil matinal, renferment à mon goût trop de machinations politiques, y compris celles auxquelles il n'a pas participé : rédacteur en chef du *Spiegel*, il en décrit, d'une façon trop détaillée à mes yeux, les conditions de travail et les querelles : quelque chose qu'on oubliera vite. Et

puis la douloureuse interruption du chapitre où il est convoqué par Willy Brandt à la chancellerie pour être nommé premier représentant permanent de la République fédérale en RDA : il aurait sans aucun doute fait de ces deux derniers chapitres envisagés les points forts du livre, et cela lui eût assuré une audience considérable à l'Est. Ce dont je doute à présent, tel que le livre se présente.

Une fois levée, les gestes routiniers (où je vérifie discrètement si ma fibrillation auriculaire n'aurait pas disparu dans la nuit ; mais ce n'est pas le cas, on ne peut pas le vérifier en tâtant le pouls). Douche, etc. La piqûre d'Innohep que je dois m'administrer, jusqu'à ce que les cachets de Falithrom aient amené mon taux de coagulation au-dessus de 2 – quoi que cela signifie. Une tartine de pâté végétal du magasin bio, car je souhaite à nouveau perdre du poids. Une tasse de thé. Mes différents médicaments. À la radio, une interview du secrétaire général du SPD Benneter, à propos des résultats des élections municipales d'hier en Rhénanie-du-Nord-Westphalie où, si la CDU a perdu sept points, le SPD en a quand même perdu plus de deux également (avec une participation qui dépasse à peine cinquante pour cent !), tous deux obtenant ainsi leur plus mauvais score électoral dans l'histoire de la République fédérale. En dépit des tentatives méritoires du modérateur, ce monsieur n'arrive pas à exprimer un regret ; au contraire : il y voit la confirmation de l'inflexion idéologique de Muntefering, de même qu'avant lui Rüttgers, pour la CDU, proclamait, en dépit des pertes de voix, la victoire de son parti. Je me dis que ces gens-là sont indécrottables.

Mettre un mot pour C., qu'elle sache que nous ne sommes pas partis en cure. On prend la voiture pour aller à Buch. Le ciel est couvert, quelques averses, le thermomètre indique

treize degrés. Gerd est à jeun car on doit lui faire une prise de sang. Il y a plus de circulation sur l'autoroute menant à Berlin que dans notre direction. Nous passons devant la clinique qui a été elle aussi construite dans les dernières années de la RDA, pour les grosses légumes. Gerd se souvient d'y être allé une fois consulter un oto-rhino, après l'un de ses vertiges. (Du reste, il ne sait pas que c'est aujourd'hui le « jour de l'année », et j'en suis fort aise, sinon je ne pourrais rien écrire.) – Combien de fois avons-nous fait ce trajet vers Buch, combien de fois franchi le portail pour pénétrer sur le terrain des vieux bâtiments de la clinique ? Le parking est complet, comme d'habitude, Gerd cherche à se garer ailleurs tandis que je vais déjà nous inscrire. Il a oublié sa carte d'assurance maladie mais ce n'est pas grave car elle avait déjà été contrôlée ici au cours de ce trimestre. Je dois traverser le service de gastro-entérologie – où j'ai déjà été hospitalisée à plusieurs reprises – pour gagner le bâtiment voisin 134 a, monter au laboratoire au troisième étage, une jolie assistante prélève du sang au lobe de mon oreille gauche, une première fois elle n'y arrive pas, ce qu'elle commente avec humour. Mon taux de coagulation n'a augmenté que de dix pour cent depuis vendredi – 1,25 –, mais les cachets ne devraient faire leur effet qu'au bout de trois jours, au plus tôt. On va sans doute se revoir plus souvent. En effet. Je remarque que je me suis faite à cette idée.

Gerd est en bas dans la salle d'attente, il a déjà eu sa prise de sang, je m'assois en face de la porte de la salle où l'on pratique les électrocardiogrammes, il va acheter au distributeur automatique deux cappuccinos pour que je puisse avaler mes comprimés de Falithrom, ce qui donne, avec ce breuvage mousseux, une belle cochonnerie. L'infirmière qui fait passer les électrocardiogrammes m'accueille d'un ton affable, bien entendu elle a

vu le résultat de mon dernier électrocardiogramme, et bien entendu elle ne peut rien m'en dire. Elle me branche et met en route l'appareil : Oui, c'est toujours là. – Lui arrive-t-il de disparaître tout seul ? – Il y a parfois des guérisons spontanées. Mais c'est rare.

Attente devant la porte du docteur Hohmuth. Déjà presque onze heures. Nous sommes assis sur des chaises pliantes dans le couloir, les patients doivent défiler devant nous. Pour la plupart, des gens déjà plus très jeunes ou âgés, qui n'ont guère bonne mine. Les femmes en général dodues ou grosses, comme moi. Et des vêtements qui ne les avantage pas. Et ces vieux couples – on a l'impression qu'ils s'ennuient toujours, ensemble ou seuls, mais que s'est installée entre eux une dépendance réciproque presque infantine. Comment les autres nous voient-ils ?

Le docteur Hohmuth ne jette qu'un rapide coup d'œil sur l'électrocardiogramme, puis consulte brièvement le résultat de ma prise de sang. Il examine un peu plus longuement mes données de 2002, quand j'avais déjà eu ces fibrillations auriculaires pendant des semaines et qu'on y avait mis fin par un électrochoc. À l'époque, semble-t-il, il vous a suffi d'un Falthrom pour vous tirer d'affaire. Il voudrait connaître mon groupe sanguin, qui n'est signalé nulle part. Sur une grande image accrochée au mur il m'explique ce qui « fibrille », là, chez moi. Ce n'est pas mortel, on peut exister avec ça. – Exister, dis-je. Pas vivre. – Il a un petit sourire en coin. Mais si. Vivre, également. Connaissez-vous le professeur Cornu ? Un communiste français venu en RDA. Il travaillait sur Marx et le marxisme. C'était un de leurs patients habituels, il a passé les vingt dernières années de sa vie avec ces fibrillations auriculaires. Toujours très actif, et mort à quatre-vingt-treize ans.

Bien sûr, me dit-il, les capacités du cœur sont réduites, il ne faut pas trop lui en demander, mais vous pouvez entreprendre pas mal de choses. Je trouve une certaine beauté esthétique aux courbes de l'électrocardiogramme. Oui, dit-il, si l'on fait abstraction de leur caractère irrégulier. Il me montre que les pulsations cardiaques surviennent irrégulièrement entre les différents pics – parfois quatre, parfois fois trois, parfois deux. On peut le constater en prenant le pouls, mais pas la fibrillation. Prescription de médicaments. Prochain rendez-vous jeudi.

Dehors, un merveilleux air humide, que j'inspire à pleins poumons pendant que Gerd va chercher la voiture. Je lui parle du professeur Cornu. Gerd me demande ce que je veux manger. Des légumes. Nous décidons de passer par le magasin Kaiser's. Nous achetons des légumes, du pain, je commande deux steaks maigres, du fromage blanc, du beurre demi-écrémé, etc. Tout cela pour cinquante-sept euros seulement – au magasin bio, dit Gerd, on aurait payé bien plus cher. En revenant à la maison, je ne monte l'escalier que lentement : oui, le cœur a des capacités réduites !

Il est bientôt midi. Au courrier, l'habituelle demi-douzaine ou douzaine d'invitations à des expositions et autres événements, la plupart vont directement à la corbeille à papier sous le secrétaire du couloir. Une invitation de la Foire du livre de Leipzig : on me demande, lors de la prochaine foire, en 2005, de présenter un livre de souvenirs de Pierre Radvanyi sur sa mère Anna Seghers, étant donné que je me suis fortement engagée pour cette foire. La semaine dernière, en effet, j'ai pris position, dans un texte à la fois triste et peu amène publié dans la *Leipziger Volkszeitung*, lorsque le syndicat des éditeurs et des libraires a retiré à Leipzig, après trois ans d'existence, son

grand prix littéraire national pour le transférer sous une autre forme à Francfort. J'anticipe (nous sommes déjà le 28 septembre quand j'écris ceci) : le soir, je suis tombée par hasard, dans le dernier numéro du *Börsenblatt*, sur l'affirmation suivante : « Le fait que le syndicat des éditeurs et des libraires n'ait pas continué à décerner le prix à Leipzig a été également interprété politiquement. Christa Wolf a parlé d'une accentuation du conflit entre l'Est et l'Ouest. » Non. J'ai parlé d'un manque de sensibilité politique au regard de la situation actuelle en Allemagne (à l'évidence caractérisée par le fossé qui se creuse entre les deux Allemagnes, sur le plan économique et plus particulièrement sur le plan intellectuel). Un autre courrier me demande de participer en novembre à une soirée au Berliner Ensemble, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire d'Imre Kertész. Une femme m'envoie un livre, que non seulement je dois signer mais y écrire de surcroît la dédicace qu'elle a choisie elle-même. Le sans-gêne de tels envois me fait à chaque fois bondir. L'Académie des arts de Berlin annonce sa séance annuelle, fixée au mois d'octobre. Je ne vais pas y aller, ça suffit.

J'appelle Annette, avec une certaine appréhension, je lui demande comment elle a trouvé Benni ce week-end, qu'il a passé chez eux. Pas aussi mal que le week-end précédent, dit-elle.

Ensuite je téléphone à la « guérisseuse ». Elle m'avait soignée la dernière fois, quand on avait déjà diagnostiqué ma fibrillation auriculaire. On est étendu sur un matelas souple, on ferme les yeux, elle prend place à côté, assise en lotus, et décrit avec ses mains des figures au-dessus du corps de la personne allongée, et ces figures sont censées conduire comme il convient les flux d'énergie partant de ses mains vers les parties choisies du

corps. Cela dure environ trois quarts d'heure. Elle m'avait dit avoir travaillé sur mon cœur, que c'était très intense, que ses mains lui faisaient mal tant il y avait d'énergie en action. Elle a dit avoir fait un vrai massage de mon cœur, elle a constaté un resserrement, quelque chose comme une crispation. Je suis bien obligée de lui dire que la fibrillation auriculaire n'a malheureusement pas diminué. Nous fixons un nouveau rendez-vous.

La « guérisseuse » a quarante ans, une femme pas jolie mais mince, attrayante. Son « don » lui a été révélé pendant une méditation, à l'occasion d'une maladie qu'elle avait elle-même contractée, elle l'a testé sur elle-même avant de le perfectionner. Elle dit qu'il existe tant de choses autour de nous qui ne sont pas matérielles mais pourtant présentes, et que la physique finit par y prêter attention – une partie serait de la matière, une autre pourrait prendre la forme de l'énergie. Elle croit à une sorte de métempsychose, constatant chez ses patients des phénomènes qui n'ont pas leur origine dans leur vie présente. Elle ne refuse pas la médecine conventionnelle mais la trouve trop approximative pour assurer un traitement de longue durée. D'où tient-elle ce don de transmission d'énergie, elle ne saurait le dire.

Ce genre de phénomènes m'a toujours fascinée, en fait depuis cette séance qu'avait donnée, lors de ma confirmation, monsieur Wandrey, qui lisait dans les pensées et pratiquait l'hypnose. Elle se propose de traiter mon cœur en trois ou quatre séances.

C. est arrivée entre-temps, elle nous croyait partis en cure et voulait s'occuper de nos fleurs. Je lui demande où en sont ses affaires. Elle s'était séparée au bout de quelques mois de l'homme qu'elle avait épousé dans l'emballage quelques semaines seulement après avoir fait sa connaissance, et qui

s'était bientôt révélé être un type violent, un imposteur. Elle a mis en route une procédure accélérée de divorce, a régulièrement affaire avec la police, parce qu'il voulait saccager l'appartement et refusait de partir, malheureusement elle avait ouvert un compte bancaire commun avec lui, etc. Elle me décrit le nouvel appartement qu'elle a heureusement trouvé, assez beau, pas cher, d'ailleurs pas loin de chez nous.

Je téléphone à Maria Sommer, cela fait longtemps que je ne l'avais pas appelée, elle est au sommet de ma liste. Elle a connu, comme je m'en doutais, une période difficile et très occupée : Richard Hey est mort, un de ses premiers auteurs, durant les dernières semaines elle lui a rendu souvent visite et il a fallu qu'elle prononce son éloge funèbre, ce qui l'a beaucoup affectée. (Pendant le repas, Gerd consulte aussitôt un dictionnaire des auteurs pour retrouver les titres des œuvres de Hey. Nous n'en connaissons aucune et présumons qu'on l'a déjà oublié de son vivant...) Nous nous promettons de nous voir bientôt, de nous téléphoner. Je suis contente de l'avoir enfin eue au bout du fil.

Déjeuner. Un steak poêlé, en se conformant aux prescriptions du livre de recettes françaises : sauce madère et assortiment de légumes cuits à la vapeur, un magnifique repas. À la radio de la cuisine, les épouvantables nouvelles habituelles : à nouveau des morts en Irak à la suite d'attaques de l'aviation américaine. Quand, presque machinalement, je dis : Qu'est-ce que tout cela va donner ? Gerd répond : Les Américains n'échapperont pas à un nouveau Vietnam. L'incertitude demeure à propos de quelques-uns des otages qui ont été enlevés par des bandes « rebelles » ou criminelles, ont-ils été assassinés, comme certains documents l'attestent pour de nombreux autres otages ? Deux journalistes français, deux collaboratrices

italiennes d'une organisation humanitaire, un Anglais qui a supplié Blair sur une vidéo de faire quelque chose pour lui. Les chefs d'État concernés demeurent inflexibles : il ne faut pas négocier avec les preneurs d'otages, sinon « la chasse est ouverte ». J'essaie de ne pas trop me mettre à la place des proches de ces pauvres gens : on nous a déjà infligé à la télévision le spectacle de la décapitation d'otages. En politique intérieure, les correspondants des stations de radio se moquent de la manie qu'ont les chefaillons des partis de revendiquer pour eux une victoire aux élections d'hier dans le land de Rhénanie-du-Nord-Westphalie.

Coup de téléphone du cabinet de mon médecin traitant, la docteur Reich : Pour la dernière consultation, après mon accident, la franchise n'a, semble-t-il, pas été réglée. Je dis que j'avais payé ces dix euros aux urgences de l'hôpital où les pompiers m'avaient emmenée. – Ah bon, mais elle va se renseigner, peut-être y a-t-il eu une nouvelle directive, malheureusement le système change parfois au milieu du trimestre. Mais en fin de compte, j'apprends qu'il n'y a pas de problème et que je n'aurai pas à payer deux fois.

La sieste, enfin. Chaque jour, j'en éprouve un grand besoin. J'emporte la *Berliner Zeitung* au lit, je n'avais pas encore pu la lire aujourd'hui. Les pertes de voix de la CDU et du SPD font les gros titres. – Hanovre se retire de la conférence des ministres de la Culture. – Karstadt-Quelle<sup>1</sup> : maintenant il faut agir. Le groupe est dans le rouge et va supprimer des milliers d'emplois lors de sa restructuration. – Le dernier empereur d'Autriche est béatifié. – En page 3, il est question d'un dirigeant d'entreprise récemment arrêté parce qu'il était semble-

1. Karstadt est une chaîne de grandes surfaces.

t-il à la tête d'une bande mafieuse faisant la loi à Neuruppin. – Les services secrets israéliens ont exécuté en Syrie l'un des principaux dirigeants du Hamas. – On commente les succès remportés par l'extrême droite lors des récentes élections en Saxe et dans le Brandebourg. – Clement, le ministre de l'Économie, pense que d'ici 2019 l'Est et l'Ouest auront un niveau de vie équivalent. – Ankara interdit qu'on torture et qu'on fasse justice soi-même. – Le gouvernement italien critique l'ambition de l'Allemagne d'obtenir un siège permanent au Conseil de sécurité. – Situation chaotique en Floride et à Haïti, à la suite de l'ouragan. – Le *Bild am Sonntag* en revient à l'ancienne orthographe. (Un marronnier : cette nouvelle orthographe est une niaiserie qui revient très cher.) – La France rend hommage à Françoise Sagan, qui vient de mourir. – Au bout de vingt-six jours, Völlner démissionne de son poste d'entraîneur à l'AS Roma. – Thomas Brussig a écrit un nouveau roman sur le tournant : *Wie es leuchtet* [Comme cela brille]. (Le soir, Gerd me lit une critique très positive de ce roman, parue dans *Freitag*, où l'on mentionne une fois de plus que, dans son premier roman, *Helden wie wir*<sup>1</sup>, il m'avait tournée en ridicule. Je n'ai jamais lu ce livre. Gerd bougonne parce qu'Annette et Honza sont ses amis et que Jana et Frank sont également en bons termes avec lui. Je dis : Bien sûr, si quelqu'un avait écrit sur nos enfants ce qu'il écrit sur moi, je n'entretiendrais aucune relation avec lui. Mais je peux comprendre qu'en tant qu'auteur il soit plus proche que moi des nouvelles générations, et pourquoi devraient-ils tenir compte de moi ?)

1. T. Brussig, *Le Complexe de Klaus*, trad. O. Mannoni, Albin Michel, 1998.

L'Allemagne et la Pologne envisagent la mise en place d'un groupe de travail commun pour se prémunir contre les demandes de dédommagement de citoyens allemands et polonais à la suite de la Seconde Guerre mondiale. – C'est pour moi une des nouvelles les plus importantes. J'ai été choquée par les intentions de la « société fiduciaire prussienne » qui représente les réfugiés des territoires de l'est et formule en leur nom des demandes de restitution et de dédommagement. Récemment, quand nous dînions au Borchardt avec Trageiser – c'était notre repas d'adieu –, j'eus droit de sa part à des considérations purement juridiques sur cette procédure, et ne pus me défaire du sentiment d'être ramenée en permanence au simple rang de « réfugiée ». Était-ce moins le cas en RDA, où les différences de fortune étaient bien moindres qu'à l'Ouest ? On ne saurait nier que cette expulsion, comme n'importe quelle catastrophe, a eu un effet traumatisant sur beaucoup de gens, notamment les plus âgés, il faut le reconnaître. Et il ne suffit pas d'expliquer tout cela par d'inéluctables circonstances historiques, comme je l'ai fait moi-même pendant assez longtemps. Mais je ne veux et ne peux admettre que, dans l'espoir d'un profit personnel, on remette en cause les relations à peu près normalisées que nous avons avec la Pologne, et qui sont si importantes.

Dormir, mon occupation favorite, jusqu'à seize heures.

Café. Quelques gâteaux secs. C'est seulement maintenant que je dis à Gerd que nous sommes le « jour de l'année ». Ah bon ! fait-il, et de songer derechef à ce qui m'arrive aujourd'hui et que je pourrais noter.

Et c'est seulement maintenant que je commence à coucher cela par écrit. Je dois donc à présent écrire que je prends des notes pendant deux à trois heures : superposition d'une activité

et de sa description. Les douleurs ressenties dans la gaine tendineuse du bras gauche, qui m'avaient d'abord inquiétée, s'apaisent même – apparemment, je recommence à me réhabituer à l'ordinateur de bureau après avoir travaillé pendant tout l'été sur le portable.

Peu avant sept heures j'imprime les premières pages, et voilà que mon imprimante, comme cela lui arrive fréquemment maintenant, avale plusieurs feuilles à la fois et provoque un bourrage. Après nombre de tentatives pour y remédier, il ne reste plus dans la machine qu'une seule feuille, mais tellement coincée que je ne peux l'extraire sans risquer de la déchirer et de rendre le tout inutilisable. Je laisse en l'état, éteins l'ordinateur et m'installe devant la télé (le lendemain matin, je parviendrai à extraire sans grande difficulté cette page coincée).

La série télévisée *Großstadtrevier* [Commissariat de grande ville], qui continue sa carrière à succès. Nous commençons à dîner au moment où l'un des policiers du poste est encore dans les mains de dangereux kidnappeurs, justement le jour où il fête ses dix ans de service. Avec les restes du bouillon de poule, Gerd a préparé une sorte de soupe thaïlandaise presque sans graisse, avec du lait de noix de coco, de la citronnelle, du gingembre, c'est délicieux. Je m'autorise un petit verre de vin rouge – l'alcool, c'est bien sûr autant de calories, mais en petite quantité c'est bon pour la santé...

Les informations : le Brandebourg aura à nouveau une coalition rouge-noir. – Quinze morts au moins en Irak à la suite de raids aériens américains. Trois gardes nationaux tués par une auto piégée. Le genre d'informations que nous écoutons désormais en silence et sans faire de commentaires. Parfois je prends conscience – c'est du reste un sentiment latent – que cette guerre et le conflit entre Israël et les Palestiniens sont

partie prenante d'une logique fatale qui nous menace et dont nul ne sait comment se protéger, et si quelqu'un avait la solution, il ne pourrait même pas l'appliquer, du fait du désespérant fanatisme de toutes les parties en présence.

Puis nous regardons *Deine besten Jahre*<sup>1</sup>, « drame familial » réalisé en 1998 par Dominik Graf, qui multiplie les nombreux clichés et les invraisemblances, ainsi que les dramatisations superflues. Martina Gedeck est toutefois bien meilleure dans le rôle de la veuve trompée que dans celui de Brigitte Reimann, qu'elle a interprétée récemment. Et après le journal télévisé de la seconde chaîne, nous regardons encore le polar américain. *A Perfect Murder*<sup>2</sup> avec Michael Douglas, que j'avais déjà vu, comme je m'en suis aperçue assez vite, sans pour autant me souvenir de la suite de l'action. En tout cas très surprenant et très bien fait. – Tout en regardant, je feuillette le dernier numéro de *Freitag*, qui se concentre sur les conflits sociaux dans l'Allemagne nouvelle (« la richesse est héréditaire, la pauvreté aussi ») et surtout sur le fossé grandissant entre l'Est et l'Ouest, précisément à cause de la pauvreté qui se répand à l'Est et des conséquences prévisibles des lois Hartz IV, en raison du mécontentement à l'Ouest provoqué par les transferts d'argent continus vers l'Est, qui n'ont pas eu et n'ont toujours pas l'effet escompté (parce que cet argent est en partie revenu à l'Ouest, et est en partie mal utilisé, comme Edgar Most, le banquier de l'Est et de l'Ouest, ne se lasse pas de l'expliquer), et surtout en raison de différences culturelles qui ne sont pas près de disparaître, celles-ci reposant entre autres sur un rapport différent à la propriété. On lit aussi dans le *Freitag* une interview

1. Diffusé en France sous le titre *Le Plongeon de Véra*.

2. *Meurtre parfait*, film d'Andrew Davis.



de Lothar Bisky, dont le parti, le PDS, est arrivé en seconde position dans le Brandebourg, ce qui n'empêche pas Platzack de s'entendre à nouveau avec la CDU de Schönbohm. Et également un petit article très révélateur, « Kohl et Köhler » : lors d'une intervention, bien encadrée par le service d'ordre, de Kohl à Strausberg, dans le cadre de la campagne de la CDU dans le Brandebourg, le chancelier de l'unité allemande a déclaré, à propos des « paysages florissants », n'avoir recouru à cette formule que dans l'euphorie de la période du tournant. Et plus loin : « Il y avait aussi à l'Ouest des gens influents dans l'industrie qui n'avaient aucun intérêt à ce que les entreprises de la RDA se développent. » De nombreux patrons de grands groupes étaient bien plutôt intéressés par les dix-sept millions de consommateurs de l'ex-RDA. Les capacités de production étaient bien suffisantes. Le journal écrit que Köhler, le nouveau président de la République fédérale, lorsqu'il était secrétaire d'État au ministère des Finances dans le gouvernement de Kohl, était parfaitement informé et a couvert presque tout. Et qu'il avait passé outre la réalité constitutionnelle au nom de cet impératif : les conditions de vie des uns et des autres ne sauraient être les mêmes.

Quoi qu'il en soit : ceux qui, au début des années quatre-vingt-dix, pensaient qu'il faudrait une génération pour voir les conditions de vie à l'Est et à l'Ouest atteindre un niveau équivalent, ce qui leur valut attaques et moqueries, passent aujourd'hui pour d'incorrigibles optimistes. Je n'en finis pas d'être sidérée par la sérénité avec laquelle la plupart des hommes politiques acceptent cet état de fait, sans être effrayés par les périls qu'il renferme et qu'annoncent les résultats obtenus par la droite aux élections dans le Brandebourg et en Saxe. Et de montrer à nouveau l'Est du doigt. Mais prend-on la peine

d'analyser les causes de ce malaise ? Oh non. Pas plus ici qu'ailleurs.

Je regarde encore quelques nouvelles au journal télévisé de la nuit, sans pouvoir m'empêcher de me demander pourquoi je ne m'en tiens pas à ma résolution : ne plus affronter chaque jour ces images horribles. Il est minuit. Au lit, je lis encore assez longtemps le début du livre de Barbara Honigmann sur sa mère : *Ein Kapitel aus meinem Leben*<sup>1</sup>. Cela me touche. Gerd, qui l'a déjà lu, dit : Ça montre une fois de plus dans quelles RDA différentes nous avons tous vécu. – Et aussi que le passé n'est pas mort.

---

1. B. Honigmann, *L'Agent recruteur*, trad. C. Strauss-Hiva, Denoël, 2008.